

Olivier Flournoy

La sublimation

Présenté à la Société suisse de psychanalyse, à Lausanne, le 1^{er} mai 1965.

Également présenté au 26^e Congrès des psychanalystes de langues romanes. Paris. octobre-novembre, 1965.

Paru dans la Revue française de psychanalyse. Volume 31, Numéro 1, 1967.

Pour citer ce document :

Flournoy, O. La sublimation. In: *Revue française de psychanalyse*. Vol. 31, N°1. 1967. 59-99.

http://www.flournoy.ch/docs/Olivier_FLOURNOY_Articles_1967.pdf

La sublimation

Olivier Flournoy

La notion de conflit est pour la psychanalyse certainement une des notions les plus fondamentales. Que l'on prenne les différents chapitres de la théorie psychanalytique, le conflit y est toujours présent, qu'il soit structuré et motif à répétition ou structurant et motif à défense ou à élaboration ou déstructurant et motif à régression.

La théorie des instincts nous offre l'antagonisme des instincts sexuels et des instincts du Moi, puis de ceux de vie et de ceux de mort, enfin des tendances libidinales et des tendances agressives. Elle nous offre aussi des possibilités de conflits entre les différents stades de développement de la libido.

La première théorie de l'appareil psychique nous présente un conflit entre l'inconscient et la censure, un deuxième conflit entre le préconscient et une censure secondaire.

Les principes fondamentaux qui régissent la vie psychique sont celui du plaisir opposé au déplaisir et celui de la réalité en conflit avec le premier.

La deuxième théorie de l'appareil psychique avec ses trois instances nous offre la possibilité de conflits intrasystémiques et de conflits intersystémiques.

Bref, que la métapsychologie soit génétique, économique, topique ou structurale, elle est toujours en mouvement, toujours en déséquilibre, à la recherche d'un réajustement, et le conflit défensif y est roi. La clinique nous offre bien sûr le même tableau et du fait que l'expérience analytique se vit à deux personnes, l'aspect conflictuel apparaît sous un angle plus personnologique; nous sommes en présence du conflit avec la mère, du conflit œdipien, du conflit avec les objets, etc., et nous vivons les conflits du transfert et du contre-transfert.

Une seule activité du patient semble y échapper, c'est celle qu'on appelle de sublimation. *A priori*, la sublimation représenterait donc la sublimation d'un conflit, autrement dit quelque chose de non conflictuel.

Et pourtant les activités de sublimation les plus classiques ou les plus évidentes, peindre, jouer de la musique, cueillir des fleurs, écrire ou bricoler, n'apparaissent pratiquement jamais comme telles dans le dialogue analytique. Il n'est que d'en parler pour qu'un sentiment de gêne, de malaise ou de plaisir ambigu, ou encore une apparente indifférence ne les accompagne aussitôt chez l'analysé, et pour que l'analyste y prête la même attention qu'à tout autre discours plus directement en rapport avec le conflit défensif.

Ce sont ces dernières considérations qui m'ont incité à prendre la sublimation comme sujet de ce travail et à tenter de voir ce que signifie cette distance entre l'impression clinique et l'idée théorique qu'on s'en fait.

Je vais maintenant non pas vous dire avec fidélité ce que Freud en dit mais vous faire part de mes impressions à la lecture de ce que Freud en dit.

Cette façon d'assimiler Freud me paraît tout à fait justifiée mais doit être signalée. A juste titre les œuvres de Freud représentent la bible du psychanalyste, on s'en convainc en voyant les analystes des tendances les plus diverses, voire opposées, toujours trouver et citer les mots de Freud qui confirment leur orientation personnelle.

Par un double processus d'assimilation et d'accommodation, mon orientation personnelle va donc se préciser et se laisser préciser au cours de cette lecture.

* * *

Si le terme de sublimation apparaît en 1897 dans une lettre à Fliess (n° 61), Freud ne le reprendra qu'en 1905.

Dans *Les trois essais sur la sexualité*, il donne un aperçu théorique de ce qu'il entend par sublimation, et nous met en garde du fait que c'est un concept nouveau qui ne lui est pas encore familier. Néanmoins on peut s'en faire une idée. D'abord Freud en parle comme de quelque chose qui fait que la curiosité de ce qui est sexuel peut être transformée en un intérêt esthétique¹; puis il reprend cette même curiosité sexuelle comme pouvant être transformée en intérêt scientifique.² Sublimation et formation réactionnelle sont du reste mal différenciées l'une de l'autre à cette époque.³

Enfin le passage peut-être le plus clair est celui où Freud met en parallèle la perversion, la névrose et la sublimation comme les trois issues possibles de la sexualité infantile polymorphe. La perversion résultant d'une inhibition à s'en

¹ S.E., VII, 156.

² S.E., VII, 194.

³ S.E., VII, 178.

dégager, la névrose d'un processus de défense contre ses effets, et la sublimation d'une transformation de cette sexualité infantile en d'autres intérêts¹; on dirait actuellement d'un désinvestissement des pulsions prégénitales au profit de la culture.

La sublimation apparaît aussi comme radicalement différente d'un mécanisme, preuve en est cette phrase : « La sublimation peut avoir lieu par l'intermédiaire du mécanisme de formation réactionnelle ou d'autres mécanismes plus simples »².

Un autre passage mérite d'être souligné; Freud nous dit que la concentration de l'attention peut provoquer une excitation sexuelle au même titre que l'excitation sexuelle peut influencer positivement l'attention. Il mentionne dans ce contexte l'attraction des forces instinctuelles sexuelles pour des buts autres que sexuels, autrement dit la sublimation de la sexualité.³ C'est-à-dire qu'il tient compte d'un problème de réversibilité : sublimation de la sexualité vers l'attention et sublimation de l'attention vers la sexualité.

En résumé il ressort de la lecture des trois essais que la sublimation est quelque chose qui caractérise l'évolution de l'homme normal par opposition au névrosé et au pervers. La sublimation est liée à la sexualité, la sublimation est un processus à double sens ou réversible, enfin la sublimation est autre chose qu'un mécanisme. En deux mots la sublimation est quelque chose qui permet un certain accomplissement.

Dans l'histoire du cas de Dora, Freud commente les rapports entre perversion et sublimation. La perversion résulte de tendances toutes contenues dans les dispositions sexuelles indifférenciées de l'enfant, tendances qui par leur suppression ou par leur déviation vers des buts plus élevés, non sexuels – par leur sublimation – sont destinées à fournir l'énergie nécessaire à un grand nombre de nos réalisations culturelles.⁴ Dans ce passage Freud mentionne une solution supplémentaire (névrose-perversion-sublimation) au conflit de l'enfance, la suppression. Il parle de perversion par inhibition de la maturation, de psychonévrose par mécanismes défensifs, de sublimation ou de suppression dans les situations dites normales. Mais il n'est pas précisé ce que signifie cette suppression et je ne pense pas qu'il faille dans ce contexte-ci lui attribuer une valeur autre que descriptive, la suppression d'une tendance perverse résultant du processus dynamique de sa sublimation (ou de son refoulement); et non pas la suppression en tant que résultat du jugement conscient.

Dans un autre passage de l'histoire de Dora, Freud à propos d'une de ses premières définitions du transfert nous parle de la sublimation comme influençant ingénieusement et astucieusement (cleverly) le contenu du transfert. Là

¹ S.E., VII, 238.

² S.E., VII, 178.

³ S.E., VII, 206.

⁴ S.E., VII, 50.

il semble bien que sublimation et formation réactionnelle soient confondues.¹ Ainsi en 1905 la clinique nous apporte des exemples assez vagues de sublimation; la partie théorique de l'œuvre de Freud nous en donne par contre des notions des plus intéressantes.

Dans les années suivantes, contrairement à notre attente, ni *Gradiva* (1907) ni la conférence sur *La relation entre le poète et les rêveries* (1908) ne nous apportent d'éclaircissements sur la sublimation. Retenons tout de même qu'en rattachant la poésie au jeu, Freud dit la rattacher à l'imaginaire par opposition à la réalité. On peut donc penser que la sublimation – si la poésie en est une – chez le poète implique un lien d'une nature particulière entre réel et imaginaire, lien qui serait à la racine de la différence entre le fantasme chanté par le poète et apprécié par ses lecteurs et le fantasme privé, secret, du névrosé.

En 1908 par contre il est intéressant de comparer deux articles de Freud, l'un *Fantasmes hystériques et leur relation avec la bisexualité*, le second *Caractère et érotisme anal*. Dans ce dernier la sublimation semble facilement saisissable en tant que sublimation de l'énergie pré-génitale vers autre chose que la génitalité. Les trois issues déjà mentionnées sont reprises : un instinct original peut évoluer soit en se prolongeant sans changement (perversion) soit en se transformant par l'effet d'une formation réactionnelle (névrose) soit en sublimant (normal). Pourtant la distinction entre sublimation et formation réactionnelle n'est pas nette et Freud assimile aux formations réactionnelles ou contre-investissements tels que la honte, le dégoût et la moralité, des sublimations de l'érotisme anal telles que l'ordre, la parcimonie et l'obstination.²

Dans le premier article le processus de sublimation est plus complexe. Freud nous fait part de son explication de la genèse de la satisfaction primaire : l'auto-érotisme se traduit par la masturbation au sens large, laquelle va également servir à satisfaire partiellement un désir provenant de l'amour objectal. Quand l'enfant renonce à cette satisfaction, la masturbation est abandonnée et le désir devient inconscient. Sans autre mode de satisfaction le sujet reste abstinent et s'il ne réussit pas à sublimer sa libido, c'est-à-dire à dévier son excitation sexuelle vers des buts plus élevés, la condition est donnée pour que le refoulé, ou désir inconscient, avec toute son énergie due à son besoin d'amour, revienne sous la forme de symptômes.³ C'est donc le désir refoulé qui s'il revient tel quel donne la perversion, s'il revient et est combattu par les processus défensifs donne la névrose, et s'il revient et est sublimé, donne l'énergie à disposition des réalisations culturelles. Voici une indication précise de ce qui peut être sublimé : c'est un fantasme, un désir refoulé. Mais on n'est pas au clair sur ce qui déclenche la sublimation puisque pour le moment il ne s'agit que d'un instinct transformé. A cette époque de la psychanalyse où l'on possède la première théorie des instincts

¹ S.E., VII, II6

² S.E., IX, 171.

³ S.E., IX, 161.

qui inclut le Moi sous forme d'instincts du Moi, il doit vraisemblablement s'agir de l'instinct du Moi, qui transforme l'instinct sexuel si l'on veut que la transformation soit décrite en termes actifs.

Une autre difficulté à saisir ce concept de sublimation me semble ici la suivante : nous nous trouvons devant une triple possibilité d'évolution de la vie fantasmatique infantile : sa conservation (perversion), sa transformation sous l'effet du conflit défensif (névrose) et enfin sa transformation par sublimation. Le but de la sublimation n'étant plus une satisfaction sexuelle, l'issue normale de la vie fantasmatique infantile serait non sexuelle, et l'objet de la sublimation étant un accomplissement culturel, l'issue normale de cette vie infantile serait non fantasmatique. Ce qui semble impliquer que la vie fantasmatique adulte ne serait que le produit de conflits défensifs ou encore de l'ordre des formations réactionnelles. Et en effet plus tard nous verrons Freud tenter de le démontrer à propos de la religion et nous le verrons faire l'apologie de la science et souhaiter l'avènement d'une civilisation scientifique (*Avenir d'une illusion*).

Mais alors si la sublimation implique un dégagement de la vie fantasmatique, où donc pourra-t-on trouver l'objet plus élevé qu'elle réclame. L'attitude scientifique se veut dégagée de l'ordre des valeurs mais elle l'implique par son existence même : l'ordre des valeurs est-il autre chose qu'un ordre subjectif, et le désir de Freud de remplacer les valeurs religieuses par les valeurs scientifiques ne fait-il pas précisément partie de sa vie fantasmatique d'adulte ?

Ainsi la sublimation en tant que processus limité à la transformation de la vie fantasmatique infantile en intérêts culturels apparaît comme un concept incomplet, faute de précision sur l'objet et le but auxquels l'énergie de ces fantasmes est destinée.

En 1908 dans l'article traitant de *La morale sexuelle et la nervosité dans le monde moderne*, on retrouve la définition classique de la sublimation en tant que transformation de la libido et son orientation vers des buts plus élevés, mais on y lit que certains pervers, les homosexuels, sont connus pour leurs aptitudes à sublimer, c'est-à-dire leurs aptitudes aux accomplissements culturels.¹ Cela s'expliquerait-il par le fait qu'un homosexuel arrive à une certaine cohésion de sa personne sur un plan génital qui l'empêche d'effectuer l'acte génital adulte menant à la reproduction ? L'homosexuel sublimerait alors la sexualité génitale, l'énergie génitale dont il dispose et dont il n'a que faire. Ce problème est repris dans *Le cas du Président Schreber* (1911) et Freud précise alors que ce sont les homosexuels qui refusent de se laisser aller aux satisfactions sensuelles qui contribuent le plus aux intérêts de l'humanité.² Il est paradoxal de constater que la sublimation, processus essentiellement normal et d'origine sexuelle soit décrite par Freud comme particulièrement forte chez l'homosexuel masculin et même

¹ S.E., IX, 190.

² S.E., XII, 61.

plus efficace que chez la femme qui – comme il le dit – « montre peu d'aptitudes à la sublimation par inhibition de la pensée due à une suppression sociale de la sexualité ». En ceci l'homosexuel serait plus normal que la femme normale. A moins qu'ici Freud ait manifestement confondu sublimation et formation réactionnelle. Je suis d'avis que les homosexuels montrent au cours de l'analyse non seulement des transformations de leurs tendances sexuelles mais aussi une lente transformation ou maturation de leurs aspirations culturelles. Le côté rancunier ou revanchard de leurs aspirations cédant peu à peu le pas à une satisfaction moins réactionnelle, plus personnelle et par là plus disponible pour autrui, plus altruiste. Ceci fait penser que sublimation et formations réactionnelles peuvent avoir toutes deux le même objet mais que seule la sublimation fait coïncider l'objet et le but. Une des caractéristiques de la sublimation se dégage ainsi peu à peu : celle de l'objet-but. Au cours de la longue transformation d'un homosexuel vers la résolution de ses problèmes pendant et après une psychanalyse, ses aspirations culturelles lui servent de moins en moins à compenser ses difficultés et de plus en plus lui apportent des satisfactions par elles-mêmes, la sublimation prend le pas sur les processus défensifs, l'objet devient le but. Ceci fait soudain entrevoir un parallélisme entre génitalisation et sublimation qui seraient toutes deux des concepts limites où l'objet et le but coïncideraient, l'un dans la sphère sexuelle et l'autre dans une sphère caractérisée comme plus élevée, tous deux dégagés des composantes de la vie fantasmatique conflictuelle de l'enfance.

Le petit Hans (1909) et *L'homme aux rats* (1909) ne nous apportent guère d'éléments nouveaux. Chez l'un et l'autre, Freud mentionne la sublimation comme simultanée soit à un refoulement soit à une inhibition.¹ Elle y apparaît plutôt comme un processus défensif de l'ordre de la formation réactionnelle, à moins qu'il ne s'agisse d'un processus normal qui se développerait indépendamment et parallèlement à un processus névrotique, ce qui demande alors une explication d'ordre économique. Ce serait, j'imagine, admettre une source instinctuelle trop intense qui se diviserait entre les deux processus, mais une telle explication devrait être corroborée par la recherche d'une cause physiologique justifiant un phénomène psychologique.

Dans la cinquième des *Cinq Conférences* (1909), on poursuit les avatars de la sublimation qui apparaît cette fois-ci comme une des trois solutions à la levée du refoulement, les deux autres étant l'action du jugement moral et l'accès à une sexualité satisfaisante.² On peut donc semble-t-il la distinguer d'un jugement moral consistant en un contrôle volontaire du désir refoulé dont on a pris conscience.

Nous pouvons ainsi dégager de cette conférence la conclusion idéale de l'analyse réussie : la triple destinée heureuse de l'époque infantile : la génitalité, les

¹ S.E., X, 138.

² S.E., XI, 53-55.

activités sublimées et la condamnation du reliquat des activités pré-génitales qui n'ont pas atteint la génitalité ou pas été transformées par sublimation.

Le texte concernant *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* (1910) contient à lui seul beaucoup d'indications quant à la sublimation. La sublimation y apparaît tantôt comme un processus normal, tantôt comme un processus défensif. On retrouve sous une nouvelle formulation¹ les métamorphoses de l'instinct de recherche ou de la curiosité. La curiosité peut être liée à la sexualité infantile et être refoulée en tant que curiosité sexuelle, elle partage alors la destinée du refoulé et n'est plus à disposition des facultés intellectuelles qui s'en trouveront ralenties ou privées d'efficacité comme dans les névroses. La curiosité peut d'autre part résister au refoulement et plus tard, par le réveil de son association à la sexualité infantile, se trouver investie d'énergie sexuelle provenant du retour du refoulé. L'intelligence en sera sexualisée, comme dans les névroses obsessionnelles et partagera le destin de la recherche sexuelle infantile, c'est-à-dire qu'elle sera sans issue donc inefficace, et colorée de l'angoisse ou du plaisir caractéristiques des émois sexuels. Enfin la curiosité pourra échapper à l'inhibition de la pensée ou à la pensée compulsive. Ici nous dit Freud, il y a bien refoulement mais refoulement incomplet qui échoue pour une partie du désir; la libido – en se transformant – peut ainsi être à disposition pour investir la curiosité intellectuelle.

Ceci est une idée nouvelle : il y aurait eu à l'origine de la sublimation un échec partiel du refoulement et ce serait cette portion de désir non refoulé qui serait la source de l'énergie sublimée. Cette idée confirmerait la possibilité mentionnée dans *L'homme aux rats* de sublimation simultanée à un développement névrotique. Mais l'hypothèse économique serait non celle d'un instinct plus fort mais d'une division de l'énergie instinctuelle, par conséquent d'un affaiblissement réciproque du pouvoir de la névrose et du pouvoir de la sublimation.

Freud nous dit encore dans ce même texte : « Dédaigner l'autorité, rejeter l'imitation des anciens et désigner l'étude de la nature comme la source de toute vérité, c'est reproduire sur le mode de la plus haute sublimation que puisse atteindre l'homme l'attitude infantile. C'est oser abandonner la peur du père pour investiguer la mère, c'est s'arracher à l'intimidation du père et donc de Dieu »²... Et encore :

« Léonard a réussi à surmonter la religion dogmatique et sa religion personnelle. » L'attitude religieuse n'est donc pas le résultat d'une sublimation, affirmation que nous n'enregistrons qu'avec la plus grande prudence et sur laquelle Freud reviendra avec certaines restrictions par la suite. La religion serait une illusion puisqu'elle serait la transformation de la constellation familiale imaginaire de l'enfant dont elle aurait conservé l'énergie, elle ne serait pas de l'ordre de la sublimation.

¹ S.E., XI, 80

² Tr. Fr. I74.

Par contre les accomplissements d'ordre esthétique – tableaux – ou scientifiques – plans, projets de machines de guerre, etc. – en ce qui concerne Leonard de Vinci se seraient produits aux dépens des conflits imaginaires et fantasmatiques de son enfance puisqu'ils les dépriveraient de leur énergie et ce seraient là des sublimations types.

Cette prise de position de Freud à propos de la religion appelle des commentaires. D'où que provienne l'inspiration religieuse il est certain qu'un corps de religion peut être choisi comme objet-but d'une sublimation au même titre qu'une tendance politique et qu'un moine ou un chef d'État peuvent l'être efficacement s'il s'agit de sublimation et peuvent l'être dangereusement s'il s'agit d'un objectif dont le but est la satisfaction de désirs infantiles. Par contre je pense que les activités artistiques ne peuvent pas être envisagées du même point de vue.

Ainsi la notion de sublimation se complique-t-elle grandement dans la mesure où son objet-but est un objet de valeur, valeur dont l'échelle n'est ni uniquement personnelle ni nécessairement celle du plus grand groupe. Psychanalytiquement pour poursuivre nos investigations avec cette nouvelle complication, nous allons avoir à envisager la psychologie du Moi qui dans le cadre de la psychanalyse structurale introduira également le système du Surmoi et nous donnera peut-être des éclaircissements sur ce problème de valeur.

Dans les *Réflexions sur la psychologie amoureuse* (1912), Freud dit que l'incapacité de l'instinct sexuel à obtenir complète satisfaction dès qu'il doit se soumettre aux demandes de la civilisation est à l'origine des plus nobles accomplissements culturels.

Il y a là un déplacement du conflit défensif intériorisé de l'enfant vers un conflit interpersonnel extériorisé, et peut-être pouvons-nous y trouver une précision de plus quant à l'objet-but de la sublimation. Dans la mesure où il implique un ordre des valeurs, il faut que cet ordre des valeurs tienne justement compte d'une manière ou d'une autre de l'intersubjectivité, qu'il soit à même de correspondre à la fois aux désirs du sujet et à certaines aspirations culturelles propres à une communauté – le processus de sublimation tient compte du principe de réalité. Ainsi Freud nous dit dans *Types of Onset of Neurosis*¹ qu'en cas d'impossibilité persistante d'obtenir la satisfaction dans le monde réel, on peut renoncer à la satisfaction libidinale – ce qui serait les prémices conscientes de la sublimation – et sublimer cette libido qui s'amasse en la détournant vers des buts qui ne sont plus érotiques et qui échappent au risque de frustration. Par rapport à la première théorie de l'appareil psychique, la sublimation apparaît ainsi comme participant du système conscient.

Arrivés à ce point, arrêtons-nous un instant comme Freud nous y invite dans son *Histoire du mouvement psychanalytique* (1914) pour prendre note du point de vue divergent de Jung. Selon Freud, Jung a magnifiquement réussi à nous mon-

¹ S.E., XI, 232.

trer le passage des tendances sexuelles infantiles et du choix d'un objet incestueux aux plus hauts intérêts éthiques et religieux de l'homme. Par contre le même Jung aurait échoué dans la démarche inverse, à savoir que rêves et névroses sont une dissolution régressive de la sublimation, mais ce serait, ajoute Freud, que Jung n'était pas prêt à supporter la tempête d'indignation qui l'aurait accueilli et Freud conclut polémiquement en disant que la préhistoire théologique de tant de Suisses explique l'attitude de Jung au même titre que la préhistoire socialiste d'Adler explique l'attitude d'Adler vis-à-vis de la psychanalyse.

Ce passage est intéressant où Freud dit qu'il se permet pour une fois des arguments téléologiques, et manifestement son argumentation échoue. Il est bien évident que nous avons tous une préhistoire et que nous avons tous une option, Freud compris, qu'elle soit religieuse, areligieuse, politique ou apolitique. Néanmoins comme nous l'avons vu, Freud envisage à cette époque la religion et l'éthique bien plus sous l'angle de formation réactionnelle de type défensif que sous celui de la sublimation. Il semble alors que les rêves et les névroses pourraient être liés à une dissolution régressive de ces formations réactionnelles, et que en accord avec l'échec de Jung l'objet-but de la sublimation soit une institution plus stable, moins réversible que celui de la formation réactionnelle. La sublimation me paraît indissociable de son objet-but, et celui-ci en tant que participant de l'intersubjectivité ou de la communauté ne peut se dissoudre par régression individuelle. Dans le cas de la religion par exemple la sublimation est aussi liée à la religion en tant que phénomène collectif qui a son originalité propre, indépendante de l'individu, et en cas de régression, l'objet-but subsiste en soi et n'est abandonné ou désinvesti que par le sujet régressant; par contre, lorsque la religion sert d'objet pour une formation réactionnelle, les contre-investissements ou les surinvestissements feront d'elle un objet variant selon l'humeur du sujet, tantôt dévalorisé, tantôt survalorisé.

La même année, Freud cite encore ce conflit avec Jung dans son article sur *Le narcissisme* (1914) et à propos de l'investissement du Moi par la libido, avec comme corollaire une perte de la réalité, il mentionne Jung qui se débarrasse de ce problème par la remarque que « de cette condition pourrait résulter la psychologie d'un anachorète ascétique mais non une démence précoce », et Freud d'ajouter « un tel anachorète qui s'est efforcé d'extirper toute trace d'intérêt sexuel ne présente pas même forcément une disposition pathogène de la libido. Il peut bien avoir totalement détourné des êtres humains son intérêt sexuel, et pourtant l'avoir sublimé sous forme d'un intérêt accru pour le domaine divin, naturel ou animal, sans que sa libido ait subi une introversion dirigée sur les objets imaginaires, ou un retour au Moi ». ¹

Ce texte me permet d'être plus explicite. Les objets imaginaires en question sont les objets de l'enfance, les objets fantasmatiques (S.E.: *his fantasies*); quand

¹ S.E., XIV, 80, tr. LAPLANCHE.

Freud n'est pas d'accord avec Jung à propos de la religion, produit de la sublimation des conflits infantiles, il serait opposé au fait que Jung transforme le fantasme familial de l'enfant en un fantasme religieux de l'adulte, dans la mesure où Jung confond libido et intérêt psychique en général. Par contre, dans sa dernière remarque sur l'anachorète, Freud nous montre la sublimation comme un détournement de l'intérêt sexuel fantasmatique d'origine infantile vers un intérêt accru pour le domaine divin, naturel ou animal, cette fois-ci non plus fantasmatique ni sexualisé. La sublimation comprend donc un abandon des fantasmes et une déssexualisation de l'objet-but, avec sa valorisation sur le plan inter-personnel; il n'y a donc *a priori* aucune raison que la religion de Jung ou le socialisme d'Adler ne puissent être des objets-buts de la sublimation freudienne dans la mesure où ils représentent autre chose que des formations réactionnelles investies de libido sexuelle.

Enfin dans *Le narcissisme*, Freud précise les rapports entre sublimation et idéal du Moi. La sublimation consiste en ce que la pulsion choisisse un autre but, éloigné de la satisfaction sexuelle. L'idéalisation exalte l'objet sans que sa nature soit changée : « Tel qui a échangé son narcissisme contre la vénération d'un idéal du Moi élevé n'a pas forcément réussi pour autant à sublimer ses pulsions libidinales. L'idéal du Moi requiert cette sublimation mais il ne peut l'obtenir de force. »

Et encore : « La formation d'idéal augmente les exigences du Moi et c'est le plus puissant facteur favorisant le refoulement; la sublimation représente l'issue qui permet de satisfaire à ces exigences sans amener le refoulement.¹

Ainsi Freud lie la sublimation au déplacement du but de la pulsion loin de la satisfaction sexuelle, déplacement qui permet d'éviter le refoulement. En outre, il indique bien la concordance entre l'objet-but et l'idéal du Moi tout en les distinguant toutefois. La difficulté présente provient précisément d'une vue peu claire du système du Surmoi, et du concept d'idéal du Moi qui n'est pas non plus différencié de celui du Moi-idéal. Néanmoins, il ressort de ce texte qu'on peut appeler l'objet-but de la sublimation un idéal du Moi mais il faut préciser que cet idéal du Moi en soi ne suffit pas puisqu'il peut aussi bien favoriser le refoulement que requérir la sublimation.

Cette même question se pose à propos de *Les pulsions et leur destin* (1915). La sublimation y est présentée comme une des quatre vicissitudes de la pulsion, soit sublimation, refoulement, changement en son contraire et retournement sur soi. Elle est mentionnée dans la phrase suivante : Ainsi le mot aimer (*to love*) se déplace de plus en plus vers la sphère d'une relation de pur plaisir entre le Moi et l'objet; le mot aimer se fixe aux objets sexuels dans le sens le plus strict, ainsi qu'aux objets qui satisfont les demandes des pulsions sexuelles sublimées ». ²

¹ S.E., XIV, 95, tr. LAPLANCHE

² S.E., XIV, 137.

Cette phrase m'inspire l'hypothèse suivante : il y a là apparemment deux classes d'objets qu'on peut aimer, l'objet sexuel et l'objet-but de la sublimation. Ces deux objets sont idéalisés et correspondent à un idéal du Moi mais sont manifestement dissemblables. Ce double idéal est par exemple évident quand Freud parle de ses aspirations scientifiques dans ses lettres à sa fiancée. L'hypothèse en question serait que dans le cadre de la psychanalyse structurale, l'objet sexuel aimé dériverait avant tout du système Surmoi-idéal du Moi, c'est-à-dire qu'il viendrait à la suite des premiers objets d'amour et des premières identifications dues aux conflits, alors que l'objet-but de la sublimation dériverait du système du Moi-idéal (au sens précisé par Nunberg et Lagache), c'est-à-dire qu'il viendrait à la suite des premiers attachements narcissiques. Par exemple, un garçon sublimerait son amour pour Tintin (Moi-idéal) et transformerait son amour conflictuel pour ses parents (Surmoi-idéal du Moi) en amour pour sa femme. Et descriptivement l'objet-but de la sublimation et l'objet sexuel sont bien deux idéaux pour le Moi, quoique différents ils sont tous deux un idéal du Moi.

La première leçon de *l'Introduction à la psychanalyse* (1916) contient une idée en apparence assez simple : Freud explique que la civilisation est construite sous la pression des exigences de la vie en commun au prix du sacrifice de forces instinctuelles. Parmi celles-ci les pulsions sexuelles jouent un rôle important et sont sublimées vers des buts plus élevés. Mais dit Freud, ce processus est instable et pour éviter de s'en apercevoir (autrement dit pour éviter de se rendre compte de sa réversibilité) la civilisation préfère le nier au moyen de l'éducation en qualifiant ces pulsions de répugnantes sur le plan esthétique et de répréhensibles sur le plan moral.¹

Freud nous parle donc de la société opposée aux instincts sexuels. Néanmoins, je trouve cette idée difficile à manier parce que nous sommes avant la période du Moi. Le Moi sous-jacent a joué fort peu de rôle jusqu'à présent en psychanalyse et l'on voit Freud relier la sublimation à un idéal du Moi qui refoule (dans *Le narcissisme*) et à un idéal de la civilisation qui nie et qui empêche la sublimation sous prétexte d'esthétique et de morale. Nous avons donc affaire à une esthétique et à une morale fondées sur la négation, fondées sur le refus de la reconnaissance de certaines pulsions et partant sur le refus de leur laisser la possibilité de sublimer. Qu'est-ce à dire sinon que dans la sublimation, l'objet-but de la pulsion doit avoir une valeur qui satisfasse à la fois l'idéal du Moi, afin qu'il n'y ait pas de refoulement, et l'idéal de la civilisation afin qu'il n'y ait pas de négation.

Il y aurait ainsi des valeurs morales ou esthétiques incomplètes, basées sur le seul idéal social, et des valeurs morales ou esthétiques vraies dans la mesure où l'idéal social correspondrait à celui du sujet, à l'idéal du Moi, et ceci à condition que celui du sujet soit bien l'objet-but de sa sublimation et non pas le facteur de refoulement.

¹ S.E., XV, 23.

On ne peut plus guère se passer de la notion de Moi et en langage structuraliste et personnaliste il faut que le Moi et le Surmoi soient d'accord sur le choix de l'objet-but et soient d'accord de l'investir avec de l'énergie provenant du Ça. La sublimation n'est donc pas un mécanisme, la sublimation exprime la possibilité du Moi d'employer l'énergie sexuelle à disposition comme il l'entend, possibilité qui requiert un échange actif entre les trois instances de la psychanalyse structurale (*Wo es was soll Ich werden*).

Mais en outre nous nous apercevons une fois de plus que l'objet-but de la sublimation ne peut plus être une valeur personnelle, il faut qu'il soit également en accord avec l'idéal de la civilisation. Ceci touche à un problème qui semble d'une importance toujours plus grande dans cette recherche : l'objet-but de la sublimation de l'analysé doit être accepté par l'analyste, autrement dit il doit correspondre aux idéaux de l'analyste. Nous avons beau croire que nous n'interviendrons pas dans le choix de l'objet-but de nos analysés, cela n'est pas vrai dans la mesure où nous sommes soumis à un ordre de valeurs inter-personnel, soumis à la situation analytique qui implique une morale à deux personnes.

Il n'y a peut-être pas d'intersubjectivité plus profondément vécue en analyse que lors de la sublimation. L'analyste peut accepter des symptômes ou des défenses d'une façon qui tend vers l'objectivité, par contre il est impliqué personnellement dans tout effort de sublimation de l'analysé. Il apparaît comme inévitable que si un analysé choisit un objet-but contraire à ceux qui sont acceptables par l'analyste, ce dernier ne pourra sentir cette sublimation que comme une formation réactionnelle.

Revenons à Freud. Il nous parle dans la vingt-deuxième leçon de la sublimation comme d'un renoncement au plaisir sexuel. On assiste peu à peu à une débiologisation de la notion, à sa psychologisation simultanément à l'accroissement de l'importance du Moi. Un instinct pouvait se sublimer dans *Les pulsions et leur destin*, maintenant l'instinct qui exige l'assouvissement fait place à quelque chose de plus humain, de plus émouvant; la sublimation implique moins l'absence de satisfaction que le renoncement à un plaisir, à un désir. La satisfaction sexuelle n'a plus grand-chose à voir avec le pur assouvissement d'un besoin qui n'implique pas l'autre. En même temps que le Moi prend de l'importance, l'existence de l'autre entre en ligne de compte et on ne peut plus la négliger.

Dans *Les modes de formation des symptômes*, vingt-troisième leçon, à propos des beaux-arts, Freud dit qu'il existe un chemin menant du fantasme à la réalité, celui de l'art. La création artistique serait un lien entre l'imaginaire et le réel, l'artiste sachant exprimer ses désirs les plus profonds, les plus socialement inavouables en les déformant de telle façon que l'autre puisse en jouir sans scandale, sans avoir à refouler son plaisir¹. Cela ne rappelle-t-il pas cette qualification d'« astucieuse » pour la sublimation chez Dora? Parmi les circonstances favo-

¹ S.E., XVI, 376.

rables à l'éclosion artistique, Freud dit qu'il est possible que la constitution de l'artiste comporte une grande aptitude à la sublimation et une certaine faiblesse à effectuer des refoulements.

Nous savons qu'à différents moments, Freud a déclaré à propos des beaux-arts qu'un mystère que la psychanalyse ne saurait éclairer les entourait et ceci d'une façon assez élective comme si ce mystère ne concernait pas la science par exemple.

La création artistique jouit en somme pour Freud d'un privilège curieux. A ce propos les psychanalystes qui aiment à se raccrocher à la notion d'un déterminisme rigoureux sont étonnés de la fin du *Léonard de Vinci* où Freud rend hommage au hasard, à l'indéterminisme ou encore au don de sublimation qui était l'apanage du grand artiste.

Marie Bonaparte par exemple, parmi beaucoup d'autres, ne s'est pas laissée décourager et a tenté de montrer les origines des qualités artistiques dans un attachement de type spécifique à la mère. Pourtant toute explication psychanalytique par la constellation familiale ou fantasmatique archaïque ne suffit pas à expliquer l'originalité de la création artistique, pas plus du reste que celle de la recherche scientifique. Je pense que la peinture par exemple a fasciné Freud à la fois dans son rôle de psychanalyste et dans son intérêt esthétique d'homme cultivé, d'où la difficulté à y voir soit un problème analytique : l'œuvre devient-elle une sublimation par rapport à la relation analyste-analysé?, soit un problème culturel : l'œuvre répond-elle aux normes esthétiques de notre civilisation? Actuellement nous assistons à une éclosion massive de jeunes peintres et notre ordre de valeurs s'en trouve bouleversé. Il faudra laisser passer du temps pour que les valeurs définitives émergent du lot, indépendamment de leur valeur psychanalytique de formations réactionnelles ou de sublimes.

Je pense que l'indéterminisme auquel Freud rend hommage, que le mystère auquel il se heurte, qu'aussi la faiblesse des tentatives psychanalytiques d'explication du talent artistique chez une Marie Bonaparte, sont précisément liés au fait que l'objet-but de la sublimation a cette caractéristique délicate de devoir correspondre à un idéal de soi comme à un idéal de l'autre et enfin, à un idéal collectif, ce qui implique encore plus qu'une déssexualisation ou une « débrutalisation » comme on l'a proposé, une déconflictualisation des relations, des échanges aconflictuels si faire se peut; l'objet-but implique donc une reconnaissance. Et le psychanalyste doit se limiter à la reconnaissance de la sublimation chez son analysé, lui donnant par là sa valeur interpersonnelle correspondant à celle que l'analysé a cherchée en vain dans la constellation familiale archaïque, tout comme il doit renoncer à trouver une valeur culturelle aux sublimes de son analyse, et en laisser le soin aux personnes dont c'est le métier, critiques d'art ou historiens par exemple.

Freud s'est lancé à corps perdu dans sa sublimation scientifique, aucun obstacle ne l'a arrêté. Chaque pas en avant impliquait un effort qui le mettait en

face de nouveaux problèmes. Et ce serait peut-être cette soudaine réalisation d'une œuvre d'art achevée qui ne se réclame plus de son créateur mais qui s'offre à la communauté qui était pour lui cet étonnant et incroyable mystère : le trait d'union aconflictuel entre celui qui l'a créée et celui qui l'admire, phénomène qui a dépassé le cadre de la recherche psychanalytique.

Dans la vingt-cinquième leçon, Freud parle du désir sexuel dont la satisfaction est restreinte ou impossible et qui va déclencher soit de l'angoisse soit une sublimation. Je pense qu'on peut maintenant ajouter de l'angoisse si le processus est inconscient ou défensif ou conflictuel, une sublimation si le sujet tente consciemment de se dégager de ce désir impossible à satisfaire.

Enfin, c'est dans la dernière et vingt-huitième leçon, celle sur la thérapie analytique, que la psychologie du Moi fait résolument son apparition et que la sublimation est reliée au Moi et non plus à l'instinct. La tâche du psychanalyste comporte deux phases :

- a) Déplacer la libido du symptôme sur l'analyste ;
- b) L'analyste agissant de telle manière que la libido ne soit plus refoulée, le Moi s'en trouve enrichi et peut décider d'utiliser une partie de la libido pour la sublimation¹. Ainsi se trouve-t-on en présence d'un Moi conscient et actif, un Moi qui devient.

L'homme aux loups (1917) donne un bel exemple de sublimation au sens purement technique de déplacement d'investissement, et montre ainsi clairement qu'une sublimation sans un objet-but d'une certaine qualité que nous avons tenté de préciser ne peut être qu'un mécanisme de défense du type formation réactionnelle : la connaissance de l'histoire sacrée donna à l'homme aux loups, nous dit Freud, la possibilité de sublimer son attitude masochique vis-à-vis de son père. Le patient devint le Christ, ce qui fut facilité par leur date de naissance identique, Christ soumis à Dieu le père, mais ceci fut sans succès. Il commença en effet à se poser des questions sur le derrière du Christ en rapport à son attitude masochique, pour enfin abandonner cette sublimation².

Nous assistons donc à un déplacement d'investissement mais évidemment le Christ, objet investi, ne représente nullement pour l'homme aux loups l'objet-but qu'il lui faut pour qu'il y ait sublimation. Il ne représente en l'occurrence qu'un idéal en tant qu'objet mais non en tant que but, le but de la pulsion étant toujours de satisfaire ses tendances masochiques personnelles d'origine infantile. La tentative d'identification au Christ correspond donc à un mécanisme de défense, ce qui évidemment ne veut pas dire que le Christ ne puisse pas être l'objet-but d'une sublimation pour d'autres gens.

Si *L'homme aux loups* paraît en 1918, E. Jones signale que Freud avait écrit son texte en 1914³; ceci nous fait remonter au début de ses articles métapsycho-

¹ S.E., XVI, 455.

² S.E., XVII, 64.

³ S.E., XVII, 3.

logiques et explique probablement pourquoi cet exemple nous paraît franchement faux. C'est bien pendant ces quatre ans que l'importance du Moi s'accroît, et il est en effet vraisemblable qu'en 1918 Freud eût écrit ce passage différemment. Qu'il ne l'ait pas modifié plus tard est peut-être compréhensible dans la mesure où il ne s'agit que d'une remarque guère importante par rapport au reste du texte et où la notion de sublimation, même en 1918, n'évolue chez Freud que secondairement par rapport à l'évolution de la psychologie du Moi.

Du reste dans *On bat un enfant* en 1919¹, Freud distingue radicalement sublimation de formation réactionnelle. Il nous dit qu'une perversion infantile n'a pas besoin de persister toute la vie : elle peut être soumise au refoulement, elle peut être remplacée par une formation réactionnelle, elle peut être transformée par sublimation. On attend toujours l'agent de ces trois manifestations, le Moi.

Les choses se précisent maintenant rapidement. En 1921 (*Psychologie de groupe et analyse du Moi*), le changement de but d'une pulsion est considéré comme un début de sublimation²; en 1922 (*Deux articles d'encyclopédie*), la sublimation est considérée comme le plus important destin d'une pulsion. « Ici à la fois l'objet et le but de la pulsion sont changés » nous dit Freud³ et il est clair que l'agent de ce changement n'est pas la pulsion et que l'agent du choix de cet objet-but n'est pas non plus la pulsion. Le premier appartient au Moi, le second à la personne (au *self*).

Ainsi la sublimation n'est plus qu'un seul déplacement vers un autre objet, elle comprend le choix de l'objet lui-même. Il ne s'agit plus d'un quelconque objet non sexuel mais bien d'un objet dont « la valeur sociale ou éthique est plus élevée ». Pour qu'il y ait sublimation il faut que le Moi soit en mesure de juger de la valeur d'un nouvel objet, et d'accord d'obtenir une satisfaction par l'investissement de cet objet, en le choisissant comme le but de la pulsion. C'est évidemment exiger du Moi qu'il accomplisse ses fonctions les plus élevées en toute connaissance de cause, à proprement parler en toute conscience.

1923 est l'année de l'introduction de la psychanalyse structurale. L'ouvrage *Le Moi et le Ça* consacre la théorie des trois instances, le Moi, le Surmoi et le Ça. En fait le point où nous venons d'arriver quant à notre recherche se trouve moins éclairé par *Le Moi et le Ça* qu'on ne le voudrait et ceci pour deux raisons. La première est l'apparente absence de distinction entre Surmoi et idéal du Moi, la seconde est la présence embarrassante pour ne pas dire destructrice de l'instinct de mort.

Pour ce qui est du Surmoi et de la sublimation, je citerai cette phrase de Freud qui termine le chapitre des relations entre Moi et Surmoi : « Le conflit qui autrefois faisait rage dans les couches les plus profondes de l'esprit et qui ne fut pas résolu par une sublimation rapide ni par identification, continue main-

¹ S.E., XVII, 182.

² S.E., XVIII, 139.

³ S.E., XVIII, 256.

tenant dans une région plus élevée, telle la bataille des Huns dans le tableau de Kaulbach »¹. Freud fait allusion par là au fait que religion, morale et valeurs sociales proviennent du Surmoi, lequel est composé d'identifications et de renoncements aux premiers objets, lequel est – nous dit expressément Freud – en grande partie une formation réactionnelle au choix des parents comme objet pour satisfaire les pulsions.

Et si le problème de la sublimation est de nouveau obscurci, ce n'est pas tellement qu'il y ait des batailles dans les sphères élevées faute de sublimation, mais c'est bien dû au fait que le système du Surmoi qui implique les notions de valeurs est assimilé à une formation réactionnelle.

Ainsi les valeurs élevées agréées par le Surmoi sont-elles par nature chargées de formations réactionnelles et ne peuvent être l'objet d'une sublimation. Pourtant, dans la mesure où ces valeurs élevées, dans la mesure où religion, éthique, esthétique ne seraient pas un idéal du Moi d'origine parentale, la sublimation devrait être possible. Il faudrait que le Surmoi en devenant conscient perde sa fonction de processus de défense pour pouvoir valoriser l'objet vers lequel se fait une sublimation. Ainsi, si après s'être identifié au père sous l'emprise de la terreur et avoir lié la religion ou l'éthique à cette identification on réussit par l'analyse, par exemple, à se réconcilier avec le père et à atténuer la fonction défensive du Surmoi, du même coup la religion ou l'éthique perdent leur valeur de formation réactionnelle et peuvent devenir un problème actuel pour le Moi, ou peut devenir l'objet-but d'une sublimation.

Ceci rappelle la question posée tout à l'heure, cet objet-but de valeur non défensif, non réactionnel, ou encore aconflictuel rejoint-il le Moi idéal ? Moi idéal fait de narcissisme et d'objets aconflictuels également. Question qui apparaît aussi dans ce texte sous cette forme : « Toute sublimation n'a-t-elle pas lieu par la médiation du Moi qui débute en changeant la libido sexuelle objectale en libido narcissique puis poursuit éventuellement son action en lui procurant un autre but ».²

Quant à la présence embarrassante de l'instinct de mort, elle pose en effet des questions insolubles dont la plus simple serait de se demander ce qu'il devient si nous sommes en présence d'une sublimation qui s'accomplit efficacement. Si cette sublimation implique la désintringation des pulsions, que deviennent les pulsions de mort ? L'instinct de mort apparaît alors comme l'opposé de tout changement, de toute évolution, je dirai plus, de toute efficacité de la psychanalyse ; plus une personne devient apte à sublimer, plus il y a désintringation et plus l'instinct de mort se libère pour s'opposer à la sublimation. Il nous fait arriver à ce paradoxe : plus il y a de sublimation plus il y aura de formations défensives. Les paradoxes auxquels nous mène invariablement l'instinct de mort ont été

¹ S.E., XIX, 39.

² S.E., XIX, 30.

démontrés par tant de psychanalystes qu'il me paraît hors de propos d'insister davantage. Freud, avant de modifier sa conception de l'instinct de mort échoue lui-même en plein sur cet écueil puisqu'il dit : « Après une sublimation, la pulsion érotique n'a plus la capacité de tenir en laisse le pouvoir destructeur auquel elle était liée, et ceci se traduit par un penchant à l'agressivité et à la destruction ».¹ Quelle amère constatation que celle-ci : tout effort pour permettre la sublimation se solde par la destruction. En la prenant à la lettre on doit se demander pourquoi la psychanalyse, et plus, pourquoi faire quoi que ce soit, et ceci sort du cadre de la psychologie analytique pour tomber dans la métaphysique du désespoir. Il n'y a pas de raison pour que nous ne nous y intéressions pas mais dans la mesure où nous sommes psychanalystes, il nous faut avoir des motifs d'agir, de psychanalyser, et l'instinct de mort comme Freud s'en aperçoit ne peut que nous paralyser. En tant que psychanalystes, on ne peut pas renoncer à la dynamique de l'expérience au profit de la dialectique de la vie et de la mort.

La même année (1923), Freud écrit un article sur la psychanalyse à l'intention de l'Encyclopédie britannique. Il y parle de la valeur humaine des découvertes psychanalytiques et, dans ce cadre général, de la sublimation, laquelle est la sublimation de tendances sexuelles sous l'effet de leur suppression – et non pas refoulement – par les méthodes d'éducation. La sublimation appartiendrait ici au monde social. Elle n'est par conséquent pas l'apanage de génies ou de créateurs hors série. D'où l'on peut penser que ces derniers peuvent être inclus dans une échelle de valeurs au même titre qu'un simple citoyen et que du point de vue de la sublimation, le grand peintre n'a pas besoin d'être auréolé de mystère, pas plus que le petit peintre n'a besoin d'être réduit à un être sans mystère. Le problème du génie pour fascinant qu'il soit n'est peut-être ni plus ni moins complexe que celui du vulgaire, il fait appel à des notions quantitatives plus qu'à un saut qualitatif si on le considère sous l'angle du processus de sublimation ; ce qui n'empêche pas sa qualité de phénomène ou d'exceptionnel sur le plan sociologique.

La copie définitive du même article, parue en 1925, contient un chapitre précis et assez détaillé sur la métapsychologie. Dans le dernier paragraphe, Freud mentionne la sublimation, le symbolisme et l'ambivalence ainsi que la psychanalyse appliquée comme des sujets qu'il n'a pas eu le temps d'aborder et il termine en prédisant à la psychanalyse le rôle de lien entre la psychiatrie et les autres disciplines psychologiques. Il est intéressant de voir que Freud cite sublimation, symbolisme et ambivalence précisément dans ce contexte de métapsychologie de l'homme en général ou de l'homme normal.

À propos des *Conséquences psychologiques de la différence anatomique des sexes* (1925), Freud signale la sublimation comme une des conséquences de la destruction du complexe d'Œdipe sous l'effet de la peur de la castration chez le garçon.

¹ S.E., XIX, 54.

Ceci fait appel surtout semble-t-il à un facteur économique, la destruction du complexe d'Œdipe libérant une certaine quantité d'investissements qui sont désexualisés et sublimés.¹ Ainsi le garçon serait-il plus apte aux sublimations que la fille, cette fois-ci parce que l'objet-but peut être investi davantage par le premier.

Ce même ordre d'idées se dégage de son *Étude autobiographique* (1925) où les processus mentaux sont désormais liés davantage aux notions quantitatives que qualitatives.

* * *

La théorie de la psychanalyse, la métapsychologie, nous a permis de préciser notre idée de la sublimation, processus qui se caractérise par son universalité, ou sa présence, chez l'homme normal et qui participe de la guérison chez le névrosé. Processus qui comporte une transformation qualitative d'énergie d'origine libidinale ou sexuelle et, le cas échéant, d'origine agressive et son déplacement vers un nouvel objet qui lui sert également de but. Cet objet-but peut être qualifié d'idéal, idéal qui ne correspond tout à fait ni au Moi idéal narcissique infantile ni à l'idéal du Moi inconscient, mais qui néanmoins en découle et qui descriptivement est un idéal conscient de la personnalité en rapport avec l'idéal de groupe ou social.

Si Freud n'a pas écrit d'article métapsychologique sur la sublimation proprement dite, il va par contre nous en parler encore par l'intermédiaire de ses articles de psychanalyse appliquée qui font un pont entre théorie psychanalytique et métaphysique. Je mentionne à ce propos une remarque qu'il fait dans son addendum de 1935 à son *Étude autobiographique* : « Mes intérêts, après un détour de toute une vie consacrée aux sciences naturelles, à la médecine et à la psychothérapie, sont revenus vers les problèmes culturels qui m'avaient fasciné dès l'origine ».²

Ainsi dans *L'avenir d'une illusion* (1927), Freud va-t-il nous montrer sa conception de la sublimation, c'est-à-dire nous dévoiler son idéal personnel ou en lui appliquant ses propres termes, son illusion en ceci qu'idéal est un compromis entre réel et imaginaire. La civilisation doit s'édifier sur la contrainte et sur le renoncement à la satisfaction des instincts – et ceci grâce à l'influence de personnes pouvant servir de guides et d'exemples. Parmi les objets-buts qui vont servir à remplacer la satisfaction des instincts sexuels, Freud cite les idéaux, l'art et la religion. Les idéaux procurent une satisfaction d'ordre narcissique qui repose sur l'orgueil de ce qui a déjà été fait. Freud donne comme exemple l'orgueil d'être citoyen romain.

¹ S.E., XIX, 257.

² S.E., XX, 72.

L'art est également une mise en commun de hautes satisfactions.

De même l'illusion religieuse ; et Freud précise qu'illusion n'a rien de commun avec l'erreur, qu'illusion qualifie l'appartenance de la religion au domaine de l'imaginaire par rapport au domaine du réel, comme le rêve ou le fantasme par exemple. Ce qui caractérise la force de ces idéaux, de ces créations artistiques, de ces illusions religieuses, c'est qu'ils sont des dérivés des désirs humains.

Ainsi leur motivation profonde est psychanalytique, elle provient des désirs de satisfaction œdipienne et de la peur de castration, leur motivation manifeste est réelle, elle provient de la misère et des privations imposées par l'existence et du besoin de secours.

La motivation de ces idéaux est ainsi à la fois imaginaire et réelle, de même que la satisfaction qu'ils offrent. Et Freud nous montre sa propre sublimation dans ses conclusions où il nous dit que l'heure a sonné de remplacer les conséquences du refoulement par les résultats du travail mental rationnel. « Quant au fait – dit-il – que nous renonçons, en acceptant la motivation rationnelle des prescriptions culturelles, à la vérité historique, il ne faut pas le regretter ».¹ Elle a été trop déformée sous son déguisement symbolique. Freud opte donc pour la primauté de l'intelligence, au prix du renoncement à la vérité historique. L'objet de la sublimation de Freud est un idéal dégagé des vérités historiques même s'il en découle et c'est grâce à ce dégagement que la culture peut nous débarrasser des terreurs infantiles aussi bien que de la détresse et des privations manifestes.

L'idéal de Freud est donc du domaine de l'illusion, du domaine de l'imaginaire puisqu'il implique la renonciation à la vérité historique, mais il est aussi solidement ancré dans le domaine du réel puisqu'il s'agit de la raison, de l'intelligence qui implique la renonciation à la satisfaction imaginaire infantile ainsi que la recherche de satisfactions réelles et tournées vers l'avenir. Quant à l'idéal de l'illusion religieuse, objet de la sublimation des êtres religieux, s'il est solidement ancré dans le domaine de l'imaginaire il appartient aussi au domaine du réel puisque le but poursuivi n'est pas la satisfaction des fantasmes infantiles mais bien celui d'alléger la détresse de l'homme dans sa réalité présente et dans l'avenir. Freud le sait bien qui nous dit : « Et comme la primauté de l'intelligence poursuivra vraisemblablement les mêmes buts que ceux que votre Dieu doit vous faire atteindre : la fraternité humaine et la diminution de la souffrance, nous sommes en droit de dire que notre antagonisme n'est que temporaire et nullement irréductible ».²

Ceci appelle deux commentaires : le premier concerne la confusion que Freud soulève en citant parmi les objets-buts de la sublimation les idéaux, les arts et la religion, alors que tout objet-but a la valeur d'idéal. Je pense qu'il serait plus simple de classer les objets-buts de la sublimation dont Freud parle ici par exemple sous les trois rubriques suivantes :

¹ L'avenir d'une illusion, S.E., XXI, 54; tr. fr. BONAPARTE, 121.

² Avenir d'une illusion, S.E., XXI, 54; tr. fr. BONAPARTE, 146.

valeurs morales : l'éthique, la religion, la politique, etc. ;

valeurs esthétiques : les beaux-arts, etc. ;

valeurs scientifiques : les activités scientifiques, etc. ;

ce qui serait une sorte d'axiologie de l'objet-but.

Le second concerne toujours l'imprécision de la notion d'idéal concernant cet objet-but. Il semble bien qu'on ne puisse plus parler d'idéal du Moi mais plutôt qu'il faille penser à un idéal de la personnalité lequel a la particularité de satisfaire les trois instances de la psychanalyse structurale tant dans un contexte intrasubjectif qu'intersubjectif, un idéal qui ne crée pas de conflit entre Ça, Moi, Surmoi et l'autre ou les autres.¹

Malaise dans la civilisation (1930) ne traite pas particulièrement de la sublimation, néanmoins, ce long ouvrage nous est utile pour nous rendre compte de certaines relations entre la sublimation et différents sujets abordés par Freud.

On y lit notamment qu'aux obstacles présentés par la réalité individuelle et par la réalité collective, l'individu pourra s'adapter de trois manières : la formation du caractère, la sublimation et le renoncement culturel. Ces trois possibilités me paraissent situer la sublimation dans notre cadre de référence comme un trait d'union entre l'individu et la collectivité. La formation du caractère est comprise comme un mode ou une structure individuels dont la signification est d'éviter le conflit intra et intersubjectif qui est apparu à l'époque de l'établissement des premières relations objectales. Le renoncement culturel est compris comme le mode opposé, celui de la renonciation à soi pour éviter le conflit réveillé par les relations objectales actuelles. Enfin la sublimation implique l'acceptation des relations intrasubjectives et intersubjectives en les déconflictualisant par l'intermédiaire d'un objet-but accepté par soi et par l'autre.

Cette schématisation est peut-être incorrecte à propos de la renonciation culturelle qui doit je pense être aussi comprise sous l'angle du jugement qui condamne le retour du refoulé au nom de la culture. Pourtant Freud ne le voit pas exactement ainsi et il dit que si la civilisation offre trois sortes de diversions à l'homme déprivé de ses satisfactions, la science, les arts et la religion, sciences et arts sont les objets de la sublimation et la religion, à laquelle Freud ajoute l'éthique, est l'objet de la renonciation culturelle, ou de l'emploi « civilisé » des tendances agressives.

Freud y écrit aussi : S'il est librement choisi, tout métier devient source de joies particulières en tant qu'il permet de tirer profit sous leurs formes sublimées de penchants affectifs... »², c'est-à-dire qu'il relie une fois encore le processus de

¹ La personnalité traduirait l'expression anglaise *the whole self*. *Whole self* composé de *self* et de *self-representation* qui pourraient être traduits par le « soi » et l'« image de soi » ou à l'instar du « Moi-sujet » et du « Moi-objet » par le « soi-sujet » et le « soi-objet ». Il est regrettable que le « soi » soit encore hypothéqué de la signification de « Ça » comme c'est le cas dans le Dictionnaire de LALANDE par exemple.

REV. FR. PSYCHANAL.

² *Malaise dans la civilisation*. S.E., XXI, 80; tr. fr. ODIER

sublimation au Moi conscient, lui enlevant par là l'hypothèque du « don » que d'aucuns ont la chance d'avoir et d'autres pas.

Dans *Dostoïevski et le parricide* (1928) Freud donne un exemple concret de sublimation au travers du comportement de l'écrivain. Sans entrer dans les détails de cet important article, je remarque à nouveau que l'œuvre littéraire comme objet-but de sublimation y apparaît comme un idéal au-delà du conflit, un idéal réconciliant pulsions et Surmoi, un idéal de la personnalité ne provoquant de conflit ni en Dostoïevski ni avec les siens.

Si l'instinct libidinal se sublime, c'est-à-dire peut être transformé et déplacé vers un idéal adéquat, l'instinct agressif joue son rôle dans la sublimation en tant qu'il participe à la formation du Surmoi lequel va juger de la valeur de l'objet-but. Nous retrouvons donc une certaine homogénéité à la sublimation qui l'exclut des processus dissociatifs, des processus de défense.

Enfin, Freud dans le même article répète une fois de plus sa constatation désabusée : « Devant le problème de l'artiste créateur, l'analyste doit hélas mettre bas les armes. » Cette affirmation laisse songeur. Freud nous a d'une part indiqué les facteurs spécifiques quantitatifs et qualitatifs qui prennent part à la sublimation, il nous a d'autre part montré ce qui oppose sublimation à formation réactionnelle, il nous a enfin laissé voir à quoi tenait la valeur universelle d'une œuvre d'art (rappel déguisé d'une vie émotive infantile propre à tous les hommes).

Sa question n'est-elle pas alors du ressort de la métaphysique ? Pourquoi Freud est-il devenu un savant et non pas un artiste ? Un savant peut-il créer comme la femme un enfant ou le peintre un tableau ? Les œuvres complètes de Freud ne transmettent-elles pas la même émotion à qui sait l'y chercher que les tableaux de Vinci ou la lecture de Dostoïevski à qui sait les apprécier ? L'exclusivité que Freud semble donner au mystère qui entoure le génie artistique et l'œuvre d'art est probablement la traduction d'un désir et d'un regret propres à Freud, lui qui a atteint les sommets de l'art dans son propre domaine et non pas dans celui des beaux-arts.

Dans *Les nouvelles conférences* (1932) Freud cite les professions intellectuelles qui peuvent représenter chez la femme la sublimation d'un souhait réprimé, celui de l'envie du pénis.¹ Loin des forces instinctives, la sublimation est ici un processus qui relie le domaine de l'imaginaire, l'envie du pénis, au domaine de la réalité. Mais nous voici de nouveau en pleine difficulté : si la sublimation représente l'envie du pénis, n'est-elle pas du type formation réactionnelle et n'y a-t-il pas confusion entre sublimation et symbolisme ? Freud ne nous éclaire pas sur ce point.

À mon avis à la suite de notre investigation, je pense qu'on peut dire que si le symbolisme articule le fantasme infantile et la réalité actuelle, il l'articule par sa présence ; par contre si la sublimation articule le fantasme infantile et la réalité

¹ S.E., XXII, 125.

actuelle, elle l'articule par défaut, en soulignant l'absence du lien symbolique. Et ceci nous rappelle la définition chimique de la sublimation où ce qui caractérise la sublimation, du solide en gaz, c'est bien l'absence de la phase liquide intermédiaire.

Arrivons-en à *L'abrégé de psychanalyse* (1935). Celui-ci nous donne une dernière vue de l'évolution de la libido. La libido prégénitale reste en partie fixée à ses premiers objets, c'est l'amour qu'on a pour ses parents une fois la génitalité atteinte par exemple. Elle est en partie conservée, ceci concerne le sujet lui-même; c'est le plaisir érotique prégénital, par exemple le baiser.

Elle est enfin modifiée par le Moi de trois façons différentes : elle peut être supprimée ou refoulée; elle peut être employée pour former les traits de caractère; elle peut être enfin sublimée.¹

En conclusion, nous arrivons donc à cette idée que la personnalité doit beaucoup à la libido prégénitale. Si le refoulement est à l'origine de la psychopathologie analytique, si les mécanismes de défense sont à l'origine des traits de caractère, la sublimation, elle, serait à l'origine de toutes les réalisations humaines de valeur. D'un simple déplacement d'énergie instinctuelle la sublimation est devenue un concept qui s'étend au-delà de toute limite...

Et pourtant j'aimerais terminer ce commentaire de Freud en vous répétant, je m'en excuse, ce à quoi nous étions arrivés en 1909:

La vie infantile prégénitale se métamorphose de trois manières :

- 1) En génitalité;
- 2) En sublimation;
- 3) En reliquats condamnés par le jugement.

* * *

Je voudrais maintenant reformuler une définition de la sublimation telle que je l'ai pressentie au cours de cette lecture. La sublimation serait le processus qui permet qu'une activité culturelle, quelle qu'elle soit, soit effectuée d'une manière aconflictuelle, c'est-à-dire dégagée des liens conflictuels qui l'unissent aux fantasmes infantiles. Elle permet une activité dégagée du passé, une activité du devenir, elle permet à Freud de dire à la fin de *L'avenir d'une illusion* qu'il renonce à la vérité historique, donc qu'il remplace le conflit défensif par le jugement conscient.

* * *

La notion de sublimation pose une telle quantité de problèmes que je vais me limiter à envisager sommairement ses rapports avec la théorie des instincts sous deux angles :

¹ S.E., XXIII, 155.

- 1) La transformation qualitative de l'énergie instinctuelle ;
- 2) Le déplacement de l'énergie d'investissement sur des objets-buts de valeur.

La transformation qualitative de l'énergie instinctuelle : théoriquement nous avons affaire à une énergie instinctuelle désexualisée laquelle investit l'objet-but de valeur.

Cette énergie provient des instincts libidinaux qui sont désexualisés, il faut donc envisager à ce titre les divers stades d'évolution de la libido, et par conséquent concevoir la source de l'énergie à disposition soit comme pré-génitale soit comme génitale. Roheim par exemple est un des rares auteurs qui soit en faveur de cette dernière possibilité exclusivement et qui assimile la sublimation à un substitut défensif du coït.

Par contre l'origine pré-génitale de l'énergie désexualisée est admise par la plupart des auteurs qui lorsqu'ils remontent aux sources d'une activité de sublimation arrivent inévitablement à l'oralité. Et ceci n'est pas pour nous étonner puisque si nous poussons l'investigation clinique suffisamment loin, toute activité, toute conduite, tout symptôme nous mènent invariablement à des régressions qui touchent à tous les stades de développement de la libido.

Le stade oral est donc généralement admis comme à la source de la sublimation (M. Bonaparte, Mendel, Sharpe, Heiman, Jones, etc.), ceci pour les auteurs qui se sont plus particulièrement attachés à remonter aux sources des sublimations de type artistique, sans s'attarder sur certaines difficultés à formuler l'expérience en termes théoriques.

Il nous faut aussi tenir compte des instincts agressifs qui eux ne nous posent pas le problème de leur évolution. Néanmoins ce sont d'importantes sources d'énergie et il n'y a pas de raison pour que cette énergie ne joue pas elle aussi son rôle. C'est du reste un problème posé par la clinique où l'analyste décèle des origines pulsionnelles agressives à d'innombrables activités. Savoir si cette énergie peut être désagressivée est un problème que les analystes du groupe new yorkais surtout ont résolu par l'affirmative (Hartmann, Kris).

L'agression joue un grand rôle chez Melanie Klein, Ella Sharpe et Paula Heimann, mais la sublimation prend chez elles un caractère défensif et de restitution. Autrement dit, le problème de la neutralisation de l'énergie n'est pas spécifique de la sublimation pour les kleinien, ce qui enlève à la sublimation son originalité et la réduit à une variété de mécanisme de défense qu'on ne peut théoriquement plus distinguer de la formation réactionnelle. Par exemple, la jeune danseuse de Ella Sharpe (1935), en dansant, mime ou symbolise la réanimation du phallus du père que la patiente voulait détruire par hostilité contre la mère.

D'une façon générale, ces auteurs confient un grand rôle à l'hostilité et à son extériorisation : Sharpe nous dit que la civilisation est une sublimation qui

annule magiquement les peurs liées à l'instinct de mort (1930). Nous sommes loin de l'idée d'une sublimation qui dégage l'objet-but du conflit défensif infantile.¹

Si les pulsions agressives jouent un rôle aussi important que les pulsions libidinales, l'hostilité par contre ne leur est pas nécessairement liée, et Barbara Lantos fait une distinction d'un grand intérêt à ce propos. Elle nous rappelle en effet que dans le comportement animal, les instincts les plus destructeurs consistant à déchirer la victime pour la dévorer ne sont pas accompagnés d'hostilité. Il est vraisemblable que le lion ne se sent pas hostile vis-à-vis du mouton ; par contre, l'hostilité jaillit dans les situations de rivalité et précisément dans ce cas, la lutte ne finit souvent pas par la destruction ou la dévoration du vaincu. Cet auteur introduit donc une ébauche de classification de l'énergie agressive puisqu'elle constate que son expression est différente si elle est intriquée aux instincts sexuels ou aux instincts de conservation.

Si Barbara Lantos admet elle aussi que l'origine de l'énergie de sublimation se trouve à un niveau oral, nous voyons qu'elle réintroduit la notion d'instincts de conservation ou d'instincts du Moi.

Ce sont ces instincts de conservation, dont on voit la réalisation originale chez l'animal sous forme d'agression dévorante et destructrice qui sont pour cet auteur la source de l'énergie neutralisée, à disposition des activités humaines, lesquelles détiennent leur valeur par identification au bon objet. Elle lie donc la sublimation à un refoulement précoce et profond d'instincts dévorateurs ou cannibales.

Revenons à cette notion d'énergie neutre ou déssexualisée, notion dont Hartmann, Kris et Lœewenstein ont été je crois les promoteurs à New York. Hartmann dans ses études sur la psychologie du Moi distingue des processus d'autonomie primaire du Moi tels que l'activité motrice du nouveau-né, la mémoire, etc., et des processus d'autonomie secondaire du Moi tels que par exemple l'intégration d'un mécanisme de défense du Moi dans la personnalité sous la forme d'un trait de caractère structuré.

Ces fonctions autonomes du Moi sont investies soit d'énergie sexuelle neutralisée soit d'énergie agressive neutralisée. Le concept d'énergie pulsionnelle neutralisée est difficile à saisir du fait qu'il implique une action du Moi pour la neutraliser et que pour ce faire le Moi doit bien trouver son énergie quelque part ; ce danger d'un raisonnement circulaire est bien celui sur lequel on risque sans cesse de s'achopper. Aussi Hartmann se pose-t-il la question d'une énergie neutralisée dès l'origine, question que Freud avait posée notamment avant l'introduction du narcissisme (instincts du Moi).

À propos de la sublimation, Hartmann envisage donc une triple origine de

¹ Mme Marcelle Spira me fait remarquer que pour Melanie Klein le mouvement et la parole sont des sublimations. Pour ma part, il s'agit d'activités autonomes du Moi qui, de par leur investissement, pourront contribuer à l'expression d'émotions érotiques, de défenses ou de processus de sublimation.

l'énergie neutralisée : libidinale, agressive et directement du *self*. Il admet aussi que l'énergie sexuelle neutralisée peut provenir de n'importe quel stade de l'évolution de la libido, stade génital compris.

Et Kris précise que l'activité autonome est caractérisée par le fait qu'elle est détachée des conflits originaux, et ainsi que la sublimation est caractérisée par le changement de buts, à savoir qu'il ne s'agit plus de satisfaire le désir original.

Nous voyons ainsi que le problème général de l'investissement de l'objet-but tourne autour de l'origine de cette énergie neutralisée.

À ce propos, Lagache est de l'opinion que l'hypothèse du changement qualitatif de l'énergie opéré par le Moi est peu économique et peu vraisemblable à un « âge aussi tendre ».

Il signale certains faits d'attention chez le nouveau-né qui ne sont pas explicables par les besoins pulsionnels du moment, et qui indiqueraient là une possibilité d'énergie qui soit neutre dès l'origine.

La notion d'élargissement du champ temporo-spatial permet d'inclure ces phénomènes dans un contexte existentiel et d'y voir une manifestation de l'instinct de vie, et ainsi de les réintroduire dans le cadre des instincts sexuels neutralisés.

Les mêmes considérations – spéculer Lagache – pourraient s'appliquer au sommeil comme manifestation à la fois d'une énergie autonome et d'une énergie liée à l'instinct de mort, mais aussi à l'instinct de vie, dans la mesure où il représente une satisfaction auto-érotique. Nous rejoignons ici cette hypothèse d'Hartmann d'une triple origine de l'énergie à la disposition de la personne.

Et cette triple origine semble indispensable pour une activité proprement de sublimation, c'est-à-dire détachée des fantasmes infantiles ou dégagée de leur emprise (mécanisme de dégagement, Lagache, *working off mechanism*, Ed. Bibring), dans la mesure où toute activité créatrice de type sublimé procure du plaisir, tant par sa fonction que par son accomplissement, et où elle nécessite de l'agression pour lutter contre tout ce qui s'y oppose.

Nous remarquons que la problématique de la sublimation nous a amenés à parler de la théorie psychanalytique sous un angle beaucoup plus vaste puisque pour la saisir nous sommes obligés d'envisager une révision de la théorie des instincts, dans le sens d'une réintroduction des instincts du Moi, ou si l'on préfère dans le sens que les instincts ne sont plus les détenteurs exclusifs de l'énergie psychique, mais qu'il nous faut tenir compte de modes d'opération du Moi autonomes, originaux, possédant leur énergie propre.

Abordons maintenant notre deuxième question, celle du déplacement de l'énergie sur les objets-buts de valeur. Je me limiterai à quelques remarques sur la notion de déplacement.

La notion de symptôme inclut toujours celle de déplacement et généralement

celle de désexualisation sous la forme d'un camouflage dû au refoulement; en outre elle implique l'idéalisation, idéalisation qui pousse au refoulement. Nous sommes donc proches de la sublimation, mais la sublimation en diffère par la coïncidence dans le présent de l'objet et du but de la pulsion.

Pourtant la sublimation est souvent assimilée à une défense : (Anna Freud : dixième mécanisme de défense; Fenichel : défense réussie; Jones : défense contre une tendance paranoïaque; Sharpe; même opinion; Bergler : système de défense contre une défense, Lechat, Roheim, etc.), et ceci au détriment de ce à quoi vise la cure analytique (Lagache). En effet la cure ne vise pas à remplacer une défense plus coûteuse par une défense moins coûteuse mais bien à remplacer les défenses inconscientes par le jugement conscient. Et la sublimation étant un processus dégagé des conflits du passé et dont l'objet-but est librement choisi, le terme de défense ne peut lui être appliqué sans recréer une fois de plus des attaches avec un désir infantile.

La question du symbolisme est aussi à envisager dans ce cadre. Pour ma part, en m'aventurant trop brièvement dans ce chapitre, je dirai que la notion de symbolisme en psychanalyse me paraît liée à celle du conflit défensif, c'est-à-dire que le symbole est l'articulation entre le présent et le passé. Par exemple, le voleur sera le lien entre le psychanalyste qui fait payer et le père qui veut châtrer. Alors que dans un processus de sublimation, l'architecte qui construit des gratte-ciel l'envisage sous l'angle utilitaire sans que ce soit lié à son besoin phallique. A supposer qu'il les ait construits sous l'emprise de son conflit défensif, ils symboliseront bien son besoin phallique; mais dans la mesure où son activité se sublimera, c'est-à-dire dans la mesure où son jugement l'emportera sur ses mécanismes de défense, il y aura là un processus de désymbolisation. Une sublimation authentique impliquerait une absence de lien symbolique avec le passé.

Ceci nous fait passer au problème de l'objet-but de valeur : la valeur de l'objet-but de la sublimation est actuelle; si elle peut provenir du passé, elle en est néanmoins dégagée.

Tout objet est de valeur : déjà dans la relation du nouveau-né à la mère – dit Lagache – l'allaitement représente la métaphore fondamentale de ce qu'on attendra et recevra du monde. Sa valeur culturelle est inextricablement liée à sa valeur naturelle.

Lorenz mentionne les petits des oies qui faute de mère s'attachent à un objet quelconque qui devient pour eux un objet de valeur.

Spitz montre que les singes de Harlow se servent du singe en fil de fer pour apaiser leur faim – il représente la valeur nourriture – mais lui préfèrent entre leurs repas la construction chauffée et poilue qui représente la valeur chaleur et confort.

Odier, lui, exprime son ordre de valeur personnel quand il dit distinguer

et préférer à un sadique qui devient boucher un petit barbouilleur qui devient grand peintre.

Ainsi la notion de valeur est-elle une notion qui nous précède; la notion de valeur culturelle dépasse l'individu et appartient au groupe social. Il semble que structurellement on puisse distinguer trois groupes de valeurs (Lagache) : les valeurs d'origine du Surmoi, c'est-à-dire les valeurs solitaires liées au Moi idéal, valeurs narcissiques et toutes puissantes, et les valeurs de l'idéal du Moi, valeurs de l'obéissance; les valeurs originaires du Ça, permettant la satisfaction immédiate de la pulsion et enfin les valeurs originaires du Moi plus spécifiquement socio culturelles. Et ce seraient ces dernières qui seraient typiques de la sublimation.

Si la sublimation est un processus qui peut débuter précocement, elle est un processus en mouvement puisque son objet et son but doivent coïncider et, par conséquent, se détacher du passé au fur et à mesure que le temps s'écoule. Les objets-buts de valeur investis à titre défensif, c'est-à-dire contre-investis ou sur-investis, pourront soit être désinvestis au cours de la cure, soit investis d'énergie sexuelle ou agressive neutralisée aux dépens de leur contre-investissement, c'est-à-dire tendre vers un processus de sublimation. Ainsi l'échelle de valeur souhaitée par Odier n'est-elle pas universelle : le boucher pourra perfectionner son entreprise par une activité dégagée des conflits passés dans la mesure où il sublimera ses pulsions sadiques, et le barbouilleur pourra ne pas devenir un grand peintre si son barbouillage ne cache que de vaines rêveries fantasmatiques et narcissiques.

La notion de valeur étant une notion spécifiquement interpersonnelle, je voudrais souligner encore que la psychanalyse se déroule précisément dans un cadre interpersonnel. C'est-à-dire que l'analysé ne pourra orienter ses sublimations que vers des valeurs reconnues par l'analyste, l'un et l'autre participant à un certain ensemble social, fût-il même limité à la relation dialectique entre deux êtres.

La discussion de ces deux processus de déplacement et de transformation de l'énergie instinctuelle nous a fait aborder le problème d'une sublimation authentique ou inauthentique, vraie ou fausse, pure ou impure. Je pense qu'on peut admettre que toute activité de sublimation est plus ou moins infiltrée de processus défensifs et la question que je voudrais poser pour terminer est de savoir s'il nous est possible d'observer une sublimation authentique en analyse. Je n'ai pas le souvenir d'avoir entendu un de mes patients me parler d'une de ses activités en me conférant l'impression qu'il s'agissait là d'une sublimation authentique ou aconflictuelle, c'est-à-dire sans lien avec le passé fantasmatique.

M. X, en analyse depuis quelque trois ans écrit un roman. Il est extrêmement rare qu'il m'en parle, et quand il le fait, il est manifeste que c'est là quelque chose qu'il veut garder pour lui et qu'il éprouve toutes sortes de sentiments contradic-

toires et de résistances à m'en parler. S'il s'agit de la fonction d'écrire, on la sent liée à un plaisir répréhensible et angoissant dans la mesure où il m'en parle; s'il s'agit du thème du roman, les mêmes réticences sont manifestes. Un jour qu'il me parlait dans un accès de confiance de ses conclusions, elles m'apparurent à la fois assez dramatiques pour donner du poids à l'histoire mais aussi nettement d'essence personnelle et conflictuelle; lorsque j'eus l'occasion de répéter simplement ses paroles à propos d'un accident qui arrivait à l'un de ses protagonistes : « un accident ? », tout fut remis en question d'un coup par le lien que j'avais établi entre l'auteur et ses fantasmes.

Je pense que la qualité de ce roman ne dépend absolument pas de la valeur de la sublimation, authentique ou pas. Je suis même convaincu que les conflits fantasmatiques sont une source extrêmement riche d'effets comiques ou tragiques (Freud, *Le mot d'esprit*, Ch. Mauron, etc.), même si cette source reste parfaitement inconsciente à son auteur; le problème n'est pas là.

Je pense par contre que si mon patient a réagi à ma remarque au point de remettre en question toute son œuvre, ce n'est non pas dû à la prise de conscience de sa relation au passé, ce qui serait un des préalables à une sublimation authentique, mais bien à la soudaine présence d'un conflit se jouant dans le transfert, avec moi : l'émergence du conflit défensif dans la sphère interpersonnelle.

M. Y, lui, mène une vie tellement imprégnée de ses fantasmes infantiles qu'il a toutes les peines du monde à orienter ses activités vers des objets-buts de valeur. Tous ces objets lui servent en effet à satisfaire des pulsions de type infantile et des relations objectales de son enfance. Ses difficultés prennent parfois une tournure d'étonnante lucidité quand il s'écrie par exemple : « Comment pourrais-je croire à la peine capitale quand je sais tous les fantasmes qui m'obsèdent, et comment pourrais-je ne pas croire à la peine capitale quand je sais tous les fantasmes qui m'obsèdent, l'un et l'autre sont pure folie... »

Et en effet, accepter la vérité historique n'est pas moins fou que nier la vérité historique. Se dégager d'elle ou la condamner sont les seuls moyens de ne pas subir son empire, et c'est précisément ce que sa névrose l'empêche de faire. Promouvoir un objet-but de valeur, c'est promouvoir un objet-but en soi; un objet-sujet, c'est ne plus vouloir un objet pour soi mais un objet dont la valeur pour soi corresponde à sa valeur en soi et par conséquent aussi à la valeur pour l'autre.

Ainsi, dans le contexte social que nous vivons, l'objet-but de valeur, sexuel ou génital, serait bien pour ce patient sa femme, s'il ne la confondait sans cesse avec les personnages de son passé; et les objets-buts de valeur investis d'énergie déssexualisée ou neutralisée seraient ses activités si elles n'étaient sans cesse les symboles de ses activités passées et défendues.

Ceci me donne l'occasion de tenter – dans cette perspective – une ultime définition de la sublimation :

La sublimation serait la promotion par le sujet d'un objet à la valeur d'objet-

sujet permettant l'établissement d'une relation dialectique. Ceci en dehors de la sphère génitale où un tel objet-sujet est dit génital – le conjoint en étant le représentant privilégié.

Quant aux rapports de la sublimation avec la formation réactionnelle, je dirai que si les objets-buts de valeur de la sublimation sont choisis parmi les objets qui ont été idéalisés dès l'enfance grâce au mécanisme de formation réactionnelle, il n'en reste pas moins qu'ils sont en tant qu'objets-buts de la sublimation dégagés des liens avec le passé, qu'ils ne servent ni à satisfaire les désirs infantiles ni à se défendre contre les conflits infantiles.

* * *

La situation analytique, la technique analytique qui veut que l'interlocuteur soit invisible et qu'il adopte celle de l'interprétation sont telles qu'à mon avis, même dans les analyses de transfert les plus approfondies, la résolution du transfert sans séquelles exige l'arrêt de l'analyse puisque la situation analytique n'a plus sa raison d'être. Cette fin d'analyse est évidemment idéale mais elle explique aussi pourquoi une sublimation authentique, si elle existait pendant l'analyse, deviendrait automatiquement et immédiatement inauthentique ou imprégnée de mécanismes de défense du moment qu'elle serait incluse dans la situation interpersonnelle propre à l'analyse, dans le dialogue analytique. Ce qui ne veut pas dire qu'une sublimation authentique ne puisse pas exister pendant l'analyse, mais l'analyste ne peut la flairer que par défaut. Par conséquent un processus de sublimation authentique, c'est-à-dire dégagé dans son ensemble du conflit défensif, ne pourra être perçu comme tel par l'analyste qu'une fois l'analyse terminée.

Pour conclure, permettez-moi de vous rappeler – ceci selon mon expérience personnelle – que l'analyste prend bien longtemps à faire de son travail une activité de sublimation qui évite sans difficulté les écueils de l'identification ou du conflit défensif avec ses patients.

Mais heureusement, si l'analyste qui débute ne peut faire de son métier une sublimation authentique, il se consolera en sachant qu'il possède un guide précieux, son contre-transfert, contre-transfert qui perdra peu à peu sa qualité pulsionnelle difficilement contrôlable pour devenir le produit d'une régression structurale contrôlée, le produit d'un assouplissement conscient des investissements vers une mobilité rappelant celle du processus primaire mais utilisable à bon escient, ceci simultanément à la réalisation de son activité psychanalytique en une sublimation véritable.

BIBLIOGRAPHIE

- AMADO LÉVY-VALENSI (E.), *Le dialogue psychanalytique*, Bibl. de Philosophie contemporaine, Presses Universitaires de France, 1962.
- ARLOW (J.) Ct BRENNER (C.), *Psychoanalytic Concepts and the Structural Theory*, Int. Univ. Press, New York, 1964.
- BERGLER (E.), *On a Five-Layer Structure in Sublimation*, *Psychoanalytic Quarterly*, 14, 1945.
- BISCHLER (W.), Le rôle des zones érogènes dans la genèse du talent artistique, *Rev. fr. Psychanal.*, 6, 1933.
- BONAPARTE (M.), *Edgar Poe*, Ed. Denoël & Stecle, 1933.
- De l'élaboration et de la fonction de l'œuvre littéraire, *Rev. fr. Psychanal.*, 5, 1932.
- La portée de l'œuvre de Freud, *Rev. fr. Psychanal.*, 9, 1936.
- DERI (F.), *On Sublimation*, *Psychoanal. Quarterly*, 8, 1939.
- FENICHEL (O.), *La théorie psychanalytique des névroses*, Presses Universitaires de France, 1953.
- FLOURNOY (H.), Poésie et souvenir d'enfance, *Rev. fr. Psychanal.*, 13, 1949.
- FLOURNOY (O.), La notion de changement en psychanalyse, *Rev. suisse de Psychologie*, 22, 1964.
- FREUD (A.), *Le moi et les mécanismes de défense*, Presses Universitaires de France, 1949.
- FREUD (S.), *The Standard Edition of the Complete Psychological Works*, The Hogarth Press, London.
- L'avenir d'une illusion, tr. fr. M. BONAPARTE.
- Malaise dans la civilisation, tr. fr. C. ODIER.
- Le narcissisme, tr. fr. J. LAPLANCIE.
- GLOVER (E.), *Sublimation, Substitution and Social Anxiety*, *Int. J. Psy.*, 12, 1931.
- GRESSOT (M.), Le mythe dogmatique et le système moral des manichéens, *Rev. fr. Psychanal.*, 17, 1953.
- HARTMANN (H.), *Ego Psychology and the Problem of Adaptation*, Int. Univ. Press, New York, 1958.
- Notes on the Theory of Sublimation, *The Psvchoanal. Study of the Child*, 10, 1955.
- Comments on the Psychoanalytic Theory of the Ego, *The Psvchoanal. Study of the Child*, 5, 1955.
- HEIMANN (P.), A Contribution to the Problem of Sublimation and its Relation to Processes of Internalization, *Int. F. Psy.*, 23, 1942.
- JACOBSON (E.), *The Self and the Object World*, Int. Univ. Press, New York, 1964.
- JONES (E.), Le problème de Paul Morphy, *Rev. fr. Psychanal.*, 1, 1931.

- De la nature du génie, *Rev. fr. Psychanal.*, 21, 1957.
- JUNG (C. G.), *Psychologie de l'inconscient*, Librairie de l'Université, Genève, 1952.
- KANZER (M.), *Acting out, Sublimation and Reality Testing*, *F. Am. Psychoanal. Ass.*, 5, 1957.
- KRIS (E.), *Neutralization and Sublimation*, *The Psychoanal. Study of the Child*, 10, 1955.
- *Psychoanalytic Exploration in Art*, *Int. Univ. Press*, New York, 1952.
- KUBIE (L.), *The Fallacious Misuse of the Concept of Sublimation*, *The Psychoanal Quarterly*, 31, 1962.
- LAGACHE (D.), *La psychanalyse et la structure de la personnalité*, *La Psychanalyse*, 6, Presses Universitaires de France, 1961.
- *Définition et aspects de la psychanalyse*, *Rev. fr. Psychanal.*, 14, 1950.
- *La sublimation et la réalité des valeurs*, 1961.
- LANTOS (B.), *The two Genetic Derivations of Aggression with Reference to Sublimation and Neutralization*, *Int. y. Ps_v.*, 39, 1958.
- LECHAT (F.), *De la sublimation*, *Rev. fr. Psychanal.*, 12, 1948.
- MAURON (Ch.), *Œuvres de psychocritique littéraire*.
- ODIER (Ch.), *Essay on Sublimation*, in *Drives, Affects, Behavior*, *Int. Univ. Press*, New York, 1953.
- RACKER (H.), *A propos de musique*, *Rev. fr. Psychanal.*, 19, 1955.
- RICOEUR (P.), *De l'interprétation*, *Ed. Seuil*, Paris, 1965.
- ROHEIM (G.), *Sublimation*, *The Psychoanal. Quarterly*, 12, 1943.
- SANDLER (J.) et JOFFE (W. G.), *A propos de la sublimation*. *Congrès langues romanes*, 1965 (à paraître), *Rev. fr. Psychanal.*
- SAUSSURE (R. de), *Le point de vue normatif dans la psychanalyse*, *Rev. fr. Psychanal.*, 5, 1932.
- SHARPE (E.), *Certain, Aspects of Sublimation and Delusion*, *Int. F. Psy*, 11, 1930.
- SPITZ (R.), *Aggression and Object Relations*, in *Drives, Affects, Behavior*, *Int. Univ. Press*, New York, 1953.
- *Vers une réévaluation de l'auto-érotisme*, *La psychiatrie de l'enfant*, 7, 1964.
- WAEELDER (R.), *Basic Theory of Psychoanalysis*, *Int. Univ. Press*, New York, 1960.